

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1995

Technical and Bibliographic Notes / Notes technique et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- ☐ Coloured covers / Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged / Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing / Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- ☐ Only edition available / Seule édition disponible
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- ☐ Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments / Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modifications dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages / Pages de couleur
- ☐ Pages damaged / Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached / Pages détachées
- ☒ Showthrough / Transparence
- ☐ Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.
- ☐ Opposing pages with varying colouration or discolourations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ayant des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

A horizontal number line with 21 equally spaced boxes. Above the line, the labels 10x, 14x, 18x, 22x, 26x, and 30x are placed above the 2nd, 5th, 8th, 11th, 14th, and 17th boxes respectively. Below the line, the labels 12x, 16x, 20x, 24x, 28x, and 32x are placed below the 4th, 6th, 9th, 12th, 15th, and 18th boxes respectively. A checkmark is drawn inside the 8th box, which is labeled 18x above and 20x below.

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

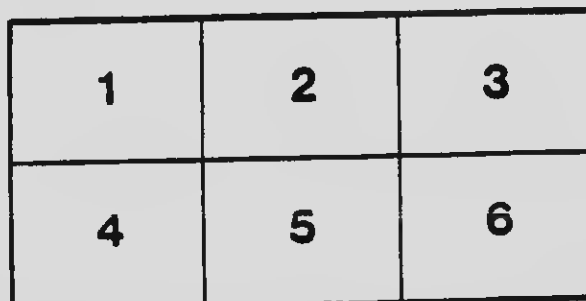
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol $\longrightarrow$ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

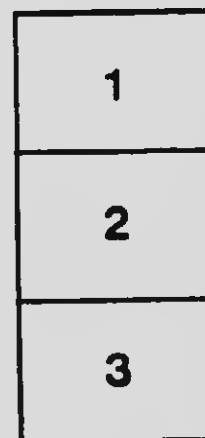
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole $\longrightarrow$ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



1.5

1.6

1.8

2.0

2.2

2.5

2.8

3.2

3.6

4.0

4.5



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Ce livre est la propriété
de
Charles Marchand
JUL. S. TREMBLAY
Auteur Folkloriste
Canadien

Aromes du Terroir

(Exemplaire numéroté)

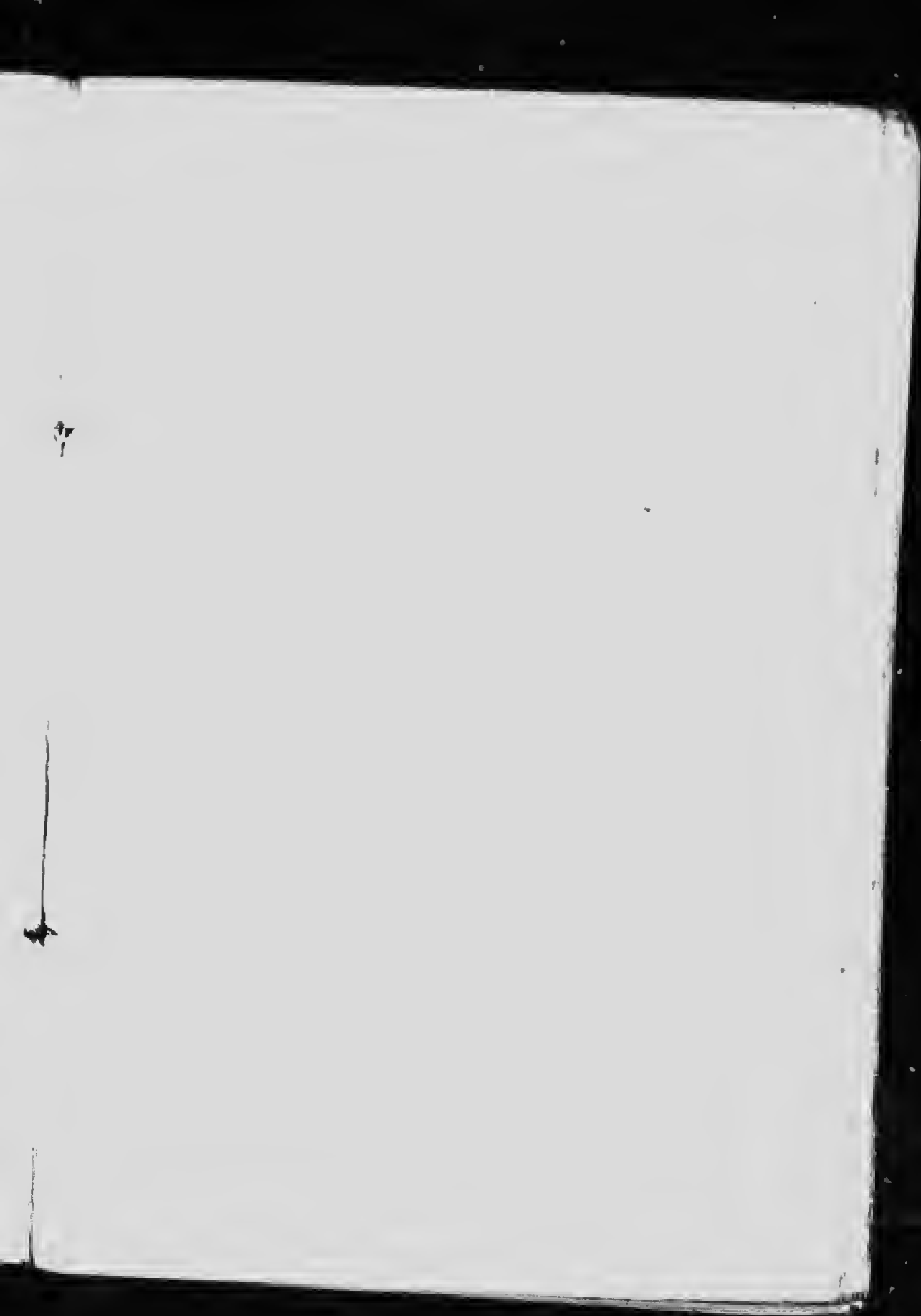
OTTAWA
IMPRIMERIE BEAUREGARD
1918

ERRATA

Page	lire	au lieu de
53	1611	1661
64	comblé	rempli

(dernier vers de la première strophe)

Droits réservés par Jules Tremblay
Mars 1918



DU MÊME AUTEUR

- 1911 Des mots, des vers; Montréal, Beauchemin
1913 Le français en Ontario; Montréal, Arthur
Nault.
1913 Une opinion sur la littérature canadienne fran-
caise; Ottawa, Beauregard.
1915 La sépulture d'Étienne Brûlé; Ottawa, Société
Royale du Canada
1917 Du Crépuscule aux Aubes; Ottawa, Beauregard
1917 Les Ferments; Ottawa, Beauregard.

JULES TREMBLAY

Aromes du Terroir

(Exemplaire numéroté)

OTTAWA
IMPRIMERIE BEAUREGARD
1918

1001 1

1002

1003

Tirage à part de deux cents exemplaires numérotés
et paraphés par l'auteur.

No.

Retenu par M.

1

À TITRE DE PRÉFACE

Mon cher lecteur,

En toute saison ma lyre s'amuse. Elle chante à son gré. Si la romance qu'elle jette au plein air ne t'est pas inconnue, c'est la faute de notre planète, trop vieille, et de trop longtemps peuplée. Dire du neuf n'est guère possible, quand tout le monde écrit depuis une quarantaine de siècles. Seulement, je tiens ceci pour principe: les idées germent dans les cerveaux faits pour les concevoir, et leur destinée

est d'être exprimées selon le tempérament de leur générateur, du moins si elles sont honnêtes. Je ne vois pas pourquoi l'on se tairait parce que tout a été dit. Homère répétait ses prédécesseurs; ses successeurs l'ont pillé. La vie est une imitation constante, plus ou moins longue, plus ou moins heureuse. "Ma fonction est d'être blanc," s'écrie Pierrot, et il ne croit pas criminel d'imiter la neige, soit-elle de l'Himalaya ou simplement de nos Rochenses. Ce n'est pas là un grand mérite, diras-tu. Peu importe, si telle est la fonction de Pierrot. Ainsi, comme des milliers d'autres depuis 1763, je crois utile de maintenir et de propager la langue française, la nôtre, au Canada. Je la perpétue et je la répands selon mes moyens, par le livre. Que tous fassent autant dans leur sphère propre, et il n'y aura pas lieu de craindre l'influence mauvaise des règlements XVII présents et futurs.

Mes "Aromes du Terroir" débntent par une balade au langage ancestral, sans pour cela m'obliger à célébrer dans chaque vers le parler qui nous vint de France. Cependant, deux pièces exceptées, ma plaquette chante l'idée française. La "Lyre Villageoise" contient des choses vives et vécues dans un hameau

des Cantons de l'Est, mais un hameau bien français. Ce sont là des souvenirs de trente ans. Le ruisseau est vide aujourd'hui, les rives du lac sont déboisées, il n'est plus temps de contier au serpent l'accompagnement du chant d'église, et enfin la ceinture fléchée de nos pères, joyau d'art domestique dont le secret s'est perdu, se voit surtout dans les musées. Mais où sont les neiges!... Les "Vannages" forment un mélange. Si tu es puriste, ô lecteur! ne me blâme pas sévèrement d'avoir publié "Chauvinisme," une galéjade rimée, car ces huitains au rire vantard signifient: "Ma patrie à moi, c'est le Canada, et la patrie est *toujours* plus belle que le pays voisin!" N'ai-je pas droit de le dire, même en riant? N'ai-je pas droit aussi de combattre l'exode des campagnes vers la Ville? D'autres ont traité ce sujet, je le sais, mais j'ai ma façon à moi de le comprendre et de le traiter.

Je n'aime pas rester coi. Je sais peut-être trop bien quels rejets l'Oisiveté produit. Puis le besoin de parler est inné chez nous, Français par l'origine, et si des embrumés insulaires nous reprochent nos bavardages, ils ignorent que l'abondance de parole est un signe de la franchise ganloise. Juge alors à quel point le besoin d'écrire est endémique

7

dans l'ambiance d'un ancien journaliste. Je pourrais reprendre l'encrier de fiel et asperger quelqu'une de nos riches floraisons d'abus, mais cela ne changerait rien à l'ordre des choses, et j'en serais pour mes frais de fatigue et de bile. J'écris donc, mais en vers. Je chante au lieu de crier j'ai du moins le souci de le tenter. Si mon effort est vain, la Prosodie ne s'en porte pas plus mal.

L'inspiration ne se commande pas. Parfois ma lyre s'éloigne du Terroir, mais je ne la querelle pas et ne la force pas à revenir au clocher, dans le guéret ou bien à la charrue, car alors la tâche imposée la rendrait revêche et assombrirait sa beauté de déesse. Libre dans les images ou dans les bois, dans les germes du sol ou dans les moissons, elle va où elle veut. Je tâche de la suivre. S'il faut de l'émotion absolument vraie, jusqu'aux larmes, pour l'atteindre, je puis dire sans rougir que j'ai failli la toucher en écrivant la double ballade dédiée au maréchal Joffre. Tous les Canadiens de sang français le comprendront. Cette ballade appartient aux Aromes du Terroir, parce qu'elle est un hommage de la France d'Amérique au sauveur de la France d'Europe, héros entré vivant dans la légende sacrée.

Puisses-tu trouver dans mes vers un souvenir des
heures oubliées, et recueillir, assis au coin de ton feu,
"réconfort et soulas." Puisses-tu me pardonner
beaucoup, parce que j'aime beaucoup ma province
natale, Québec, malgré les dénigreurs, et peut-être
bien à cause d'eux.

JULES TREMBLAY.

STROPHES LIMINAIRES

BALLADE A NOTRE LANGUE

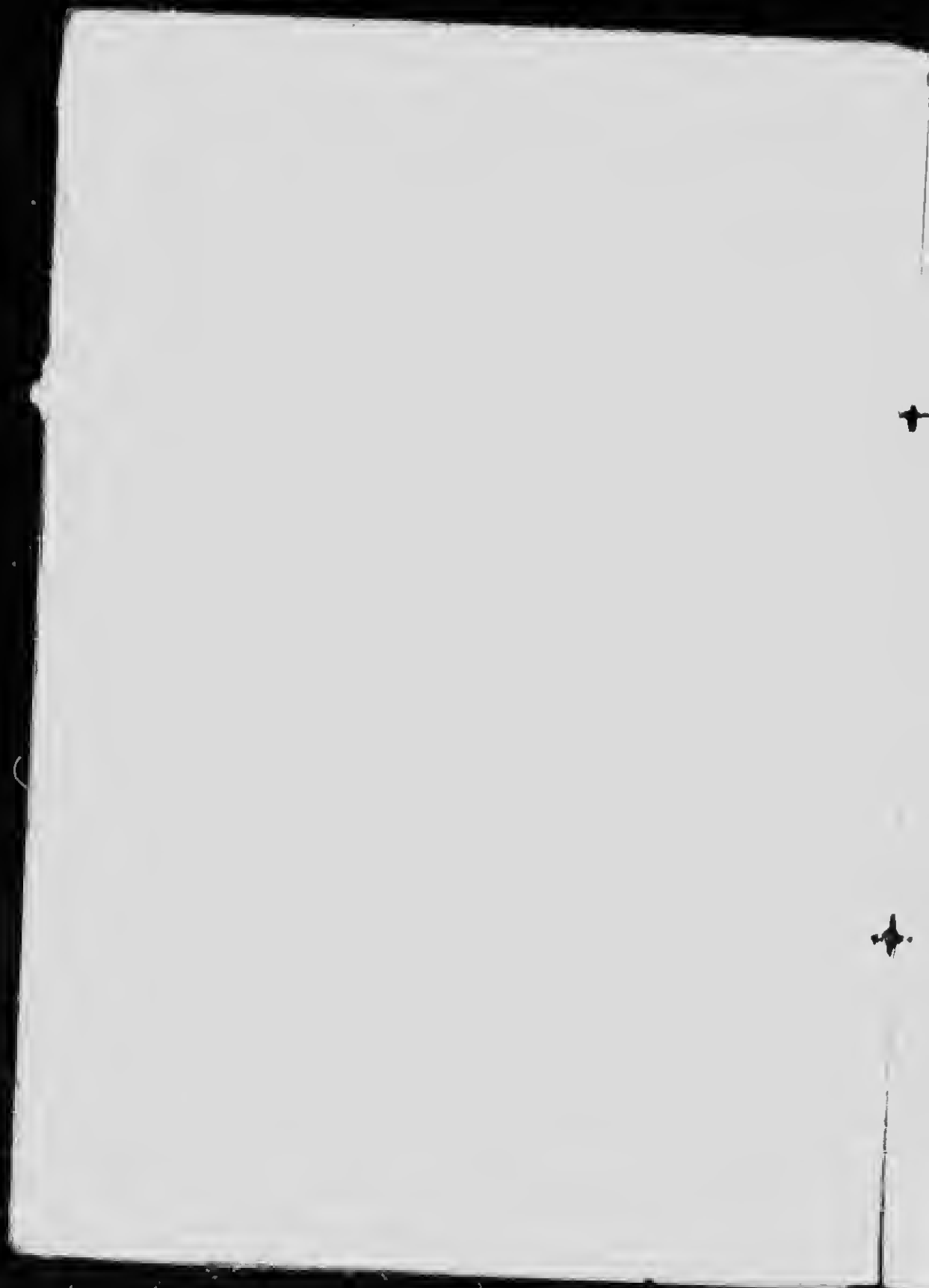
Pour te chanter, ô Muse des Bois-francs,
Avec la foi des naïves images,
Je cueillerai dans la Geste des Francs
Le feuillet d'or où les poètes mages
A la plus belle apportent leurs hommages.
Une bergère au front miraculeux
A retrouvé la grâce souveraine,
Dans un jardin de la vieille Lorraine,
Et son martyre a crié vers les Cieux:
Langue française, entre toutes sois Reine!

Comme jadis une vierge au cœur franc,
Tu vois, ô Muse, en France grand dommage,
Et tu sens battre une guerre en son flanc,
Ancéantis dans l'affreux océanage,
Ses bois n'ont plus ni parfum ni ramage
Donne soutien aux armes de ses preux,
Afin qu'un jour la rage souterraine
N'attelgne pas la Ville riveraine
Et laisse en paix dire aux peuples heureux:
Langue française, entre toutes sois Reine!

Réveille-nous de nos rêves souffrants,
Nés dans les dents qui frappent les fermages,
Ils survivront, les fils que tu nous prends!
Comme un reflet de l'étoile des Mages,
Leur souvenir jaillira des chaumages
Avec l'éclat du Verbe généreux,
Qui donne au Monde une beauté sereine,
En répandant sur la sanglante arène
L'adieu touchant des soldats glorieux:
Langue française, entre toutes sois Reine!

ENVOI

Gloire à toi, Muse! Au fond des bois ombreux,
Comme un feuillage issu de forte graine
Que rien ne brise et que rien ne refrène,
Monte toujours ton chant victorieux;
Langue française, entre toutes sois Reine!



LA LYRE VILLAGEOISE

LE RUISSEAU

Ce n'était qu'un ruisseau paisible et sans orgueil,
Une source muette en fit naître les ondes,
Sans livrer le secret de ses fraîcheurs profondes
Au bois mystérieux qui lui donnait accueil.

D'où venait-il? l'azur, seul, savait son histoire,
A travers le fouillis des galets trébuchants,
L'humble ruisseau coulait pour féconder les champs,
Sans se parer des bruits qui proclament le gloire.

Les saints du Paradis l'avaient abandonné
Au sort des mortes eaux qu'un venin désanime,
Et son cours sinueux demeurerait anonyme,
Comme un héros obscur à l'oubli destiné.

Mais, quand même, il voulut donner à sa Patrie
Un peu plus que son âme en un suprême effort,
Et sapant une brèche à travers le bois mort,
Fit tourner en tombant l'aube d'une scierie.

Il dévala par bonds au delà du seuil noir,
Et franchit en courant le déversoir rapide,
Afin d'aller porter son breuvage sapide
Aux troupeaux altérés qui menglaient dans le soir.

Il cacha dans le sol un peu de sa richesse,
Et, goutte à goutte, mit sa vertu dans les puits,
Afin que le semeur écrasé devant l'huïs
Pût tromper la fatigue en buvant la caresse.

Il se précipita sur le val enflammé,
Et jeta son écume au fort de l'incendie,
Pour qu'un enfant n'eût pas le geste qui mendie
Et l'accent douloureux d'un regard affamé.

Poursuivant son chemin dans l'aride platière
Où le sable et la roche étouffaient les ferments,
Il posa son limon sur les affleurements,
Pour réveiller la vie au sein de la matière.

Ayant rempli sa tâche et fini son parcours,
Il disparut au confluent d'une rivière;
Mais c'est elle qui prit l'allure haute et fière
Pour lui voler le prix de son œuvre d'amour.

Janvier 1918.

LE LAC

Simple goutte d'azur tombée au sein des fleurs,
Le lac arrondissait l'orbe de son rivage
Autour du frais taillis de son bosquet sauvage,
Où venaient péroter tous les oiseaux hâbleurs.

Le granit se perdait sous les roses rustiques,
Une zone viride et vive de bluet
Marquait le rendez-vous où la flore affluait,
Pour chanter en parfums ses sublimes cantiques.

Véronèse aurait peint dans ses fonds lumineux
Le vert ensoleillé qui dominait la plaine;
Diaz eût reconnu la claire marjolaine
Dans la montée abrupte aux talus floconneux.

C'est là que se vidait aux heures libertaires
L'école du village, oublieuse des lois,
L'écho s'embellissait de francs rires gaulois
Au scandale émuant des voix autoritaires.

Les eaux, profondément, recélaient la vigueur
Des corps souples et sains nageant en contrebande,
Et puisant en baignade une grasse prébende
De gaité, pour tromper d'imminentes rigueurs.

Des lutins habitaient les cavernes lacustres,
Attentifs à punir les grèves d'écoliers,
Et menaient et tordaient en humides colliers
Les maigres oripeaux des bruyants petits rustres.

Ah! le bon lac! Il aimait trop les doux enfants
Pour tuer leur sourire, et jamais ses naïades
N'avaient, sous le filet des lâches embuscades,
Fermé de petits yeux dans les joncs étouffants.

Les rêves du jeune âge et les songes effarés
Voyaient entre deux eaux les ondines s'enfuir,
Les lutins s'effacer, les follets enfouir
Dans les antres tout noirs leurs macabres trophées.

Pauvre lac aujourd'hui dépouillé d'horizons,
Comme les cœurs flétris tu demeures sans joie!
Ta grève de rochers tristement se déploie
Autour d'une eau stagnante où grouillent des poisons.

La ville a mis sur toi la lourdeur d'un suaire,
Où tes oiseaux parlaient la langue du vrai Dieu.
Et la Mode a chassé dans un poignant adieu
Les desservants ailés de ton doux sanctuaire.

Janvier 1918.





LA VIEILLE ÉGLISE



Au sommet le plus haut, elle est dans la clarté,
Son clocher monte droit vers le ciel qui l'attire,
Symbole de l'Amour et de la Foi martyre,
La Croix se tient debout devant l'Eternité,

La campagne voulut élever sa prière
Avec l'ascension des neumes du plain-chant,
Et dressa sur les murs l'humble pierre des champs,
Pour témoigner à Dieu la croyance ouvrière.

La nef est enbrunée, et l'odeur se répand
Des vœux que tout le jour laissent monter les cierges
Pleusement brûlés par les sereines vierges,
Dont le cantique pur ennoblit le serpent.

Dans les bancs noirs, rangés en scrupuleuse ligne,
L'insure du prie-dieu parle de piété
Plus que les paroissiens aux feuillets tachetés,
Où sont les oraisons que l'image souligne.

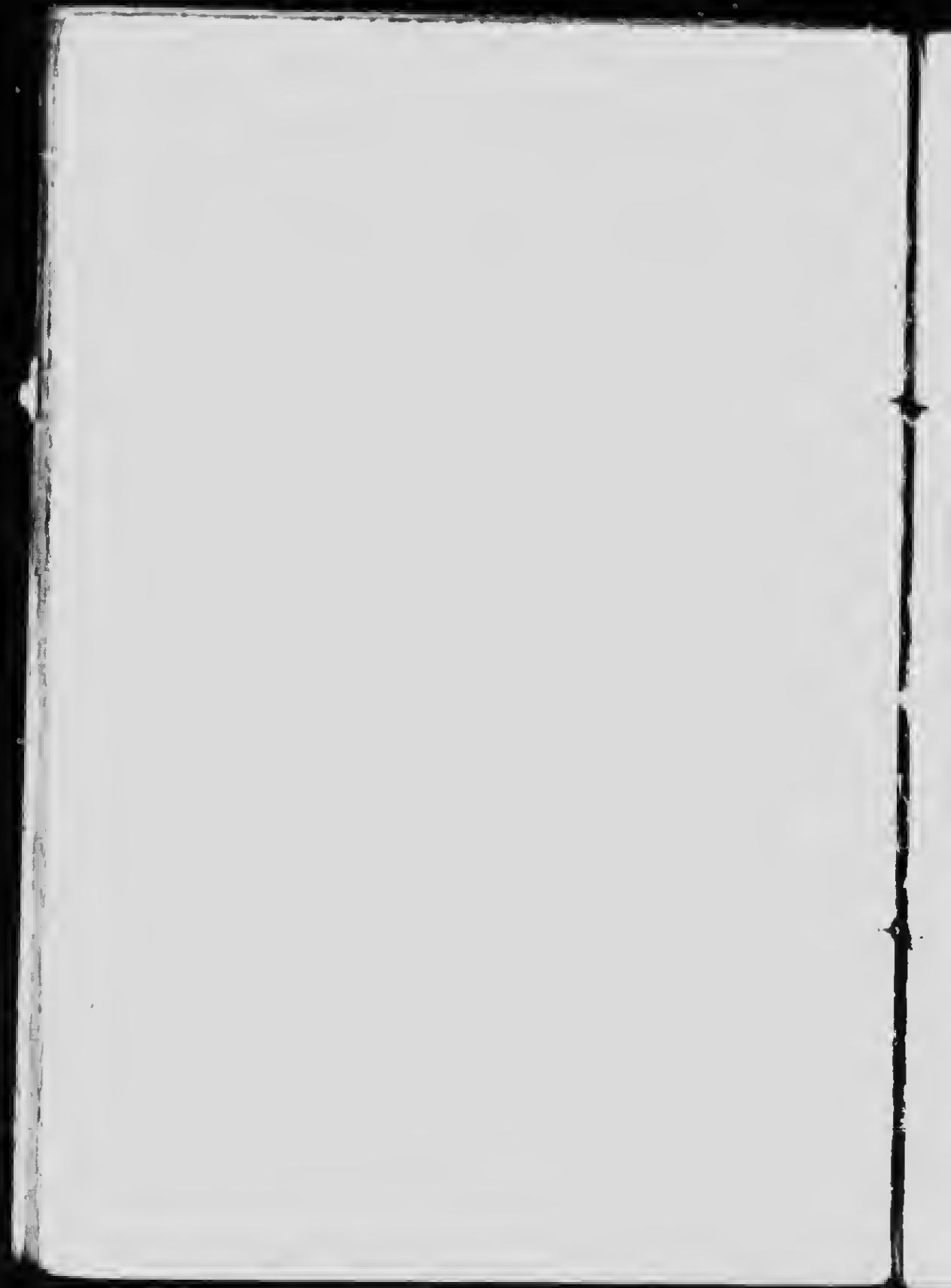
La Table-Sainte creuse, aux endroits où les vieux
Sont venus en pleurant prendre le viatique,
Pour tromper leur faiblesse en un repas mystique
Et gravir sans terreur la route des adieux.

Et les surplis frocés cachant la soutanelle
Portent le souvenir des générations
Qui font la force et la grandeur des nations,
En conservant la foi des choses éternelles.

Le vieux curé n'est plus, qui pour les miséreux
Saintement dépouillait les jeûnes de sa table,
En songeant qu'un Enfant naquit dans une étable
Pour que les dénûments fussent moins rigoureux.

Le Temple survivra dans sa vieillesse auguste
A tous ceux que la mort attendra de sa main,
Car, dans l'âme, la fol n'a pas de lendemain
Et marque de son sceau l'éternité du Juste

Janvier 1918.



LA CEINTURE FLÉCHÉE

Au bruit du vieux rouet, Jeanne rêvait d'amour.
Elle rêvait seulette et pleurait dans son âme.
Jeannot avait juré de la prendre pour femme,
Mais l'ingrat s'enfuyait loin d'elle tout le jour.

Or, Jeannette pleurait d'attendre dans le rêve,
Afin de s'attacher un trop volage ami,
Attendit qu'un hameau chacun fût endormi,
Et pria la Madone en sa peine griève :

— " O Mère, donnez-moi quelque gage inconnu
Qui rappelle à mon Jean ses troublantes promesses;
Je vous ferai chanter une ou deux grandes-messes,
Si demain l'infidèle est enfin revenu! "

Alors, une auréole épandit dans la chambre
Une ardente lumière, et Jeannette trouva,
Sur le métier muet qu'une larme entrava,
Tous les trésors du bleu, du carmin, et de l'ambre.

Le soleil lui donna son prisme fulgurant,
Les frais pigments du sol remplirent leur palette;
Puis, une bonne fée apporta la cueillette
Des chères fleurs des bois, qu'elle prit en courant.

La Vierge offrit son voile au tissu de nuage,
Et l'Agneau du Bon Dieu sa légère toison;
Un thomise évida son fil en floraison,
Pendant que des vapeurs y pendaient un mirage.

Le rouet de lui-même entonna son ronron;
Le métier bourdonna, comme aux heures anciennes,
Le chant obscur et doux des voix laurentiennes,
Et la fine poussière irisa les torons.

L'écheveau s'anima, précipita la zone,
Brûla les doigts de Jeanne et poussa le tuteur;
Et le fil, bigarrait les mailles du réseau,
Sema les contours purs dans l'ordonnance floue.

La mèche s'allongea comme un flot des couleurs,
Et les pleurs de Jeannette, en perles de rosée,
Firont des ronds vermeils sur la laine croisée,
Gemmes opalescents qui bivaient les douleurs.

Pour consoler une âme, ô lice empanachée,
Tu fis naître un chef-d'œuvre inimitable ailleurs,
Car le Rêve et l'Amour furent les émailleurs
Qui mirent à leur feu la Ceinture Fléchée!

La trame éblouissante illumina la nuit,
Et Jeannot, tout ému de la lueur étrange,
Vit dans l'apothéose une flamme de frange
Nimbant le front aimé qui se penchait vers lui.

Son désir inconstant rebtra par la fenêtre,
Et le tendre baiser qui fleura les eils d'or,
Comme un philtre divin, s'épanouit encor
Au front des fiancés dont l'âme vient de naître.

Car Jeannette et Jeannot vivent dans tous les cœurs,
Et la chaîne qu'un Ciel une vierge a ravie,
Retient l'homme à genoux durant toute la vie
Près des anges courbés sur les berceaux vainqueurs.

Muse des temps heureux, tu restes sans gardienne!
On commence toujours sans jamais achever
La ceinture d'antan, qui nous porte à rêver
Des paisibles vertus de l'âme canadienne.

Mais cette âme, aujourd'hui, méprise le vieux temps
Où Jeannette priait naïvement la Vierge;
Un remous étranger lentement la submerge
Et rit des saintes fleurs qui doraient nos printemps.

La Ceinture Fléchée a fui notre demeüre,
Avec l'illusion qui berçait nos mamans,
Souvenirs disparus des ancêtres aimants,
Vous préparez le glas de notre dernière heure!

Janvier 1918.

MOUR PRISTANIERE

La dernière neige nous glace
Après le faux soleil de l'Ours.
L'hiver en tapinois relace
L'hermine sur le vert velours.

L'herbe s'était remise à croître
Dans l'aire humide du terreau.
Et le bourgeon poussait son goître
Au nez du monde passereau.

Pendant au moins une semaine,
Le sol, sous la chaleur molli,
Avait repris son rire amène
Depuis novembre démolli.

Etourneaux, geais, merles et grives,
Venus avec leurs violons,
Symphonisaient sur les solives
Qui font niche dans les moellons.

La libellule damoiselle,
Reprenant son air sauvageon,
Du ramier condamnait le zèle
A battre l'aile de pigeon.

Arrivant en bruit de rafale,
Toute la famille Moineau
Dans l'humus se gorgéait la fale,
Qui rondoyait comme un tonneau.

Ca et là de jennes boutures,
Craintives de voir l'astre en feu,
Se terraient le long des clôtures
En attendant le convre-feu.

Acharnés autour d'une mare,
L'n essaim de grouillants marnots
Que l'éclaboussement chamarre,
Faisaient de la bone et des mots.

Des croassements de corneille
Rauquaient dans le limpide azur,
Pendant que les nids en corbeille
Se moquaient d'elle, sur le mur.

Puis on vit Jean et sa Jeannette
Qui se regardaient sans parler,
Lui rongissant, elle inquiète,
Et craignant de capituler.

Toute la vie allait renaitre!
Lorsque vint d'En-Haut, tout noir,
Apparut le norroi, ce traître,
Entrainant son gel et son soir.

Et l'herbe fut toute glacée,
Le bourgeon mourut de douleur,
La terre eut sa robe coissée
Et les oiseaux eurent souleur.

Les nids turent leurs mélodies,
Voyant sous le ciel inclément
Des perspectives enlaidies
Surgir à fond de firmament.

Jeannette et Jean, le cœur en peine,
S'enfuirent du bois parfumé,
Pour couvrir d'un gilet de laine
Leurs cœurs transis d'avoir aimé.

Profitions bien des heures brèves
Qui se réchauffent de soleil,
De baisers, de serments, de rêves,
Dans un merveilleux appareil.

La bourrasque monte trop vite
Sur nos ébauches de bonheur,
Et nos illusions en fuite
Ne laissent que du vide au cœur!

Avril 1916

II

VANNAGES

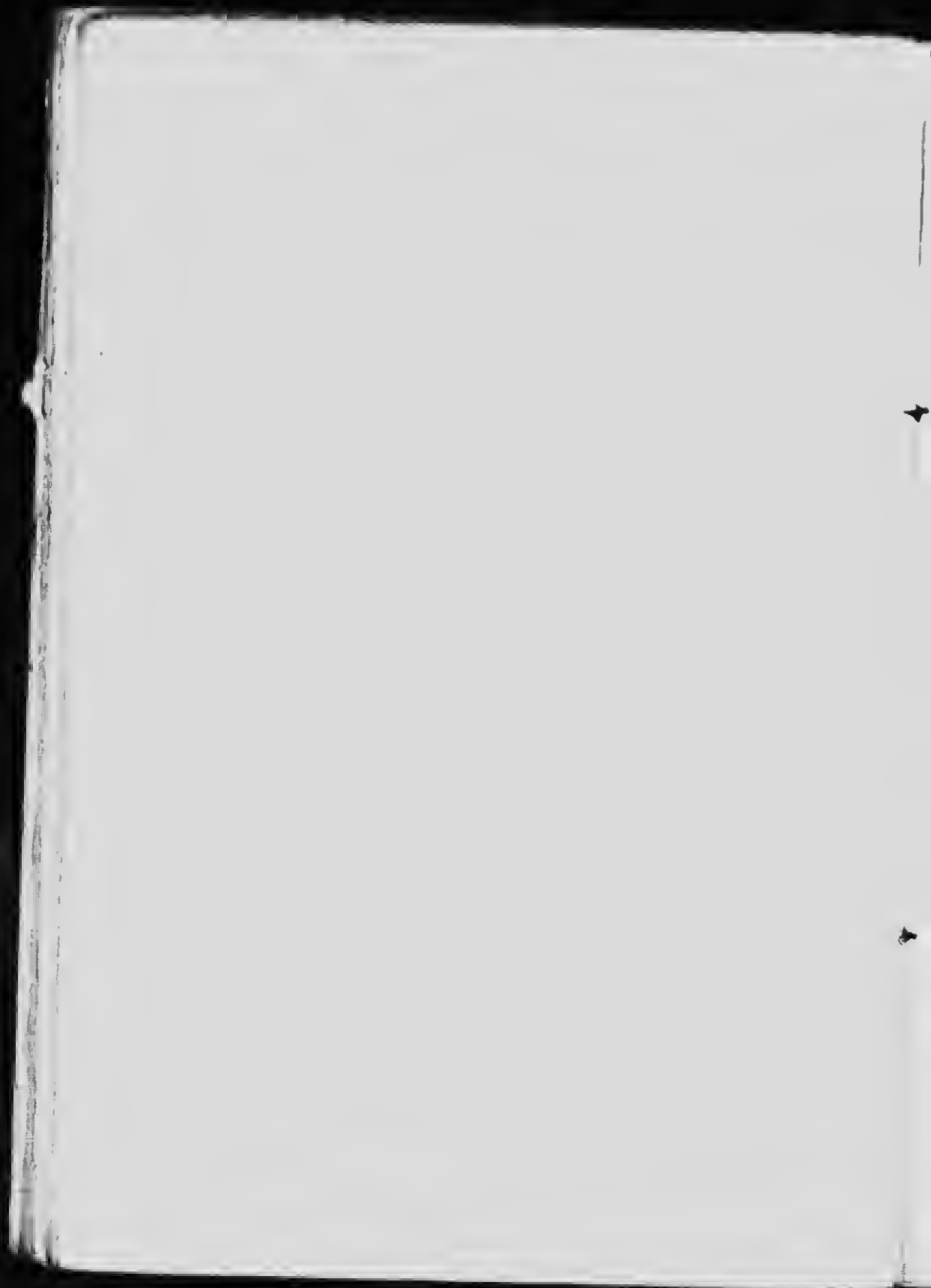
SPARKS STREET

La foule des badauds passe, le regard terne.
Toujours la même rue où le lègue lanterne,
S'étire, et se déroule autour des mêmes points,
Dans un ondulent de hauches et de poings!
On dirait un ruban taché d'ocres en poudre,
De cêruse épandu qu'on oublia de moudre,
De cobalt et de vermillon mêlés de noir,
Sur le gris du pavé, le long ruban fait voir

Ses ressauts éclatants qui vont en sens inverse,
A tous les carrefours un autre flot déverse
D'autres badands en queue au sein du flottement,
C'est là que la Misère en toilette qui ment
Vient cacher les douleurs et la faim qu'elle endure,
Les rires se font brefs, et la parole est dure,
Les gestes préparés s'envolent à foison
Vers les beautés d'autan qui teignent leur toison,
Bonneurs précis et secs sortis des voix cassantes,
Arrêts devant la montre, oeilades aux passantes,
Tout est étudié, tout est en action,
C'est l'heure où les bureaux font leur procession
Sur le trottoir usé qui double la grand'rue
Bureaucrates courbés à la mine bourrue,
Petites dactylos revenant au foyer
En quête d'un faux oncle apte à les giboier,
Ronds-de-cuirs élagant les dettes ambulantes,
Tous ont des voluptés inquiètes et lentes,
Le parasite cherche un pécote amical
Qui le tiende à l'abri du créancier chacal,
Fillettes et guenons prennent des airs de reines,
Dans leurs corsets guidés qui leur servent de rênes,
Les séniles vieillards courent les cotillons,
En rajustant leurs fracs par gestes tâtilions;

Les yeux lances de désir et la charpente frêle,
Ils sulvent ardemment la glu des formes grêles,
Tous paraissent lassés et bayent sans repos,
En saluant des inconnus à tout propos,
Pour se rendre importants, et concentrer l'envie
Des autres qui, comme eux, mènent la même vie,
Puis s'en va la colme, après cinq ou six tours,
Pour revenir demain, après, et puis toujours,
Comme les papillons viennent à la lanterne,
La foule des badauds passe, le regard terne.

Juin 1946.



MOINEAU FRANÇAIS

Evidemment pour honorer la France, la
province d'Ontario limite à une
heure par jour l'usage du fran-
çais dans les écoles anciennes, et
l'interdit dans les écoles nou-
velles.

De par le Règlement N° 11

Moineau, pour chanter
Le cœur plus à l'aise
Ta chanson française,
S'agglomenter
S'élève

Car si Toronto
L'entend plus qu'une heure
Il se peut qu'il meure
De ton concerto
En gamme majeure

Si, malgré l'édit,
Tu franchis la zone,
Toute face jaune,
Depuis l'interdit,
S'allonge d'une aune.

Un cadé crochu,
Belle âme d'ilote
Que Berlin pilote,
T'adjudge fichu
Daus ta voix biglotte.

Mais tu ris des lois
Et chantes sans elles,
Car les méchants zèles,
Pas plus que les rois,
Ne ferment tes ailes.

14 juillet 1917.

X

CHAUVINISME

Pourquoi chercher dans le Vieux-Monde
Des trésors de prime beauté,
Quand notre jeune sol s'émonde
Du trop-plein dont il est doté?
Pour vanter leurs cimes fameuses,
Les Grecs célébrèrent l'Ida,
Faute d'avoir vu nos Rocheuses
- Nous avons mieux au Canada.

L'Europe nous parle de fleuves?
Mals, ses fantaisistes ruisseaux
Sécheraient sous les pierres neuves
De nos plus modestes ponceaux !
Une vague d'eaux laurentiennes
Inonderait ces lits, oui-da,
Avec leurs rives anciennes
—Nous avons mieux au Canada.

Qui nous parle des Thermopyles
Et de leur fabuleux assaut ?
Dans les fastes que tu compiles,
Histoire, burine: " Long-Sault ! "
Si, parmi les guerrières chères,
Les Germaines eurent Velléda,
Sachons qu'en passant à Verchères,
Nous avons mieux au Canada.

Cherchez dans toutes les patries,
Vous ne verrez rien d'aussi grand
Que la splendeur de nos prairies,
Où le terroir, sans cesse, rend
Les soins qu'on lui donne, en largesses,
Au Midi, ce serait dada
Que faire valoir ces richesses
—Nous avons mieux au Canada.

Au pays qui produit la vigne,
Vous ignorez le "caribou;"
Et pour vos pêcheurs à la ligne
Notre gougeon serait tabou:
Un poisson blanc du Saint-Maurice
Nourrirait dix ans le Borda.
(Sans que cette gloire périclisse,
Nous avons mieux au Canada.)

Jadis, l'Espagne eut caravelles,
Nefs, galions et découvreurs,
Pour livrer des terres nouvelles
A l'appétit d'accapareurs,
D'alguazils et d'autres rosses,
Sans envier cette armada,
Dans le ministère des drosses,
Nous avons mieux au Canada.

Vous évoquez souvent le charme
Des belles des autres pays,
Mais les peuples, de Londres à Parme,
En resteraient tout ébahis
S'ils connaissaient cet œil de flamme
Que pour nous seuls Dieu dérida:
Même au royaume de la femme,
Nous avons mieux au Canada.

Ah! chez nous, mère, sœur, épouse,
La femme dérobe du Ciel
Tous les divins trésors des Donze,
Et son baiser au goût de miel
Rendrait fon le plus grand stoïque
Qui sur terre vagabonda...
Même en galéjade héroïque,
Nous avons mienx au Canada.

Octobre 1913.

Comme un rameau jauni qui flotte au fil de l'eau,
Silencieusement vers la traite prochaine
Les Onendats quittent la rive otorachaine
Avec leur canotille étrange de bouleau.

Le mouvement rythmé des torses nus s'enchaîne,
Et les avirons clairs forment un long doubleau,
Qui verse dans le lac un rayonnant rouleau
D'innombrables paillons, que la brise déchaîne.

Trente jours ils iront. Les portages ardu,
Que hantent le chablis et les rochers perdus,
Ne désarmeront pas la constance huronne.

L'itinéraire long que la forêt couronne
Cache mainte embuscade aux replis du terrain,
Mais les tribus ont foi dans le Lys souverain.

... 1911.

PER FRANCOS

À Monsieur Étienne Lamy, de l'Académie française.

Quand Dieu voulut rouvrir ses chemins de la terre
Aux hommes qui cherchaient le Royaume promis,
Il choisit Tolbiac. Les Germains raffermis
Repoussaient la francisque et domptaient le hastaire.

Clovis pria le Ciel. Dès lors ses ennemis
Faiblirent dans l'effroi du glorieux mystère.
Triomphateur vaincu, le Gaulois réfractaire
Devant les fonts rémois vaillamment se soumit.

Des siècles de grandeur ont répété ce geste.
Les millénaires vont, mais le miracle reste
Qui relève la Croix et resserre nos rangs.

Des berges de la Seine aux rives laurentiennes,
La même voix redit les hymnes anciennes :
Les volontés du Christ survivent par les Francs!

Juin 1912.

AU MARECHAL JOFFRE

DOUBLE BALLADE faite pour les élèves des Capuchins d'Ottawa,
qui désiraient offrir leurs hommages au généralissime des
armées françaises, nouvellement créé maréchal par la République (1916).

Paye serez sans delay ny arrest !
Vous n'y perdrez seulement que l'attente,
LA REQUÊTE.

Où plus que Job soit en grievée souffrance,
Qui mal vouldroit au royaume de France!
CONTRE LES MEDISANS DE LA FRANCE.

Frangoys Villon

Si ton pays, que le Barbare eufamme,
Tient hardiment contre l'envahisseur,
Pour châtier la violence infâme
Et consoler l'angoisse du penseur,
C'est toi qui fus son plus grand défenseur!
Reconnaissant nos fières origines
Dans l'altitude où, brave, tu chemines,
Notre vieux sang gaulois s'éveille en nous;
Car tes Poilus font nos terres cousines
Pour protéger la France de partout!

Puisque c'est toi que l'Univers acclame
Dans les vivants qu'il accorde au vainqueur,
Entends nos vœux: ils nous viennent de l'âme
Et montent haut pour atteindre ton cœur.
Tu refoulas les hordes du Traqueur
Qui harcelait les libertés divines.
Il tombera le jour que tu devlines,
L'ardent joueur dont tu tiens le va-tout;
Car les Poilus sortent de leurs ravines
Pour protéger la France de partout!

L'humanité prend ton nom pour dictame
Contre un César qui fut violateur,
Le Droit martyr, sur son gibet, réclame
Le glaive pur d'un régénérateur
Pour rétablir l'ordre du Créateur
Et maîtriser les guerres assassines.
Demain déjà la paix que tu dessines
Remontera toutes les croix debout;
Car tes Poilus déconvrent leurs poitrines
Pour protéger la France de partout!

Une Alliance éloquentement proclame
 La foi des preux en un libérateur,
 Et regardant flotter ton oriflamme
 Dans l'idéale et sublime hauteur
 Où plane ton génie inspirateur,
 Ta race altière arrache les épines,
 De son front lourd, au milieu des ruines;
 Dans l'avenir la souffrance l'absout;
 Car tes Poilus balayent les fascines
 Pour protéger la France de partout!

La Kultur dit: " Pas de quartier! la femme,
 " L'enfant, l'aïeul, fanchés dans la douleur,
 " Affirmeront par la force du drame
 " Notre vertu, qui fait notre valeur! "
 O Maréchal! il est pour toute fleur
 Une bonté qui de là-haut s'incline
 Sur chaque lys et sur chaque racine,
 Pour mettre cesse à ce hideux bagoût;
 Car tes Poilus arment la carabine
 Pour protéger la France de partout!

ENVOI

JOFFRE, tu vols, notre Muse déclame,
Elle voulait te dire le bonheur
De ces enfants qui poursuivent la trame
Dans le convent de nos Frères Mineurs;
Elle s'arrête. Or le carillonneur
Piera pour toi, quand sonneront Matines,
Disant à Dieu qu'il garde tes courtines
Et fasse fuir l'Allemand jusqu'au bout;
Car tes Poilus saignent des chevrotines
Pour protéger la France de partout!

Décembre 1916.

III

LA MOISSON DES GUERETS

LA MOISSON DES GUÉRETS

C'est un simple village épanoui dans l'herbe,
Pour fleurir, il n'a pas les flancs d'un mont superbe,
Ni, pour se rafraîchir, la perle des embruns,
Que le soleil irise au seuil des cataractes,
Ou que la brise épand en brumes inexactes,
Sur le talus précipité des schistes bruns;
L'air salin ne vient pas dire ses aventures,
Aux villageois lassés des terriennes toitures,
Et rêvant de pays inconnus et lointains,
Où le corps se flétrit et l'âme se referme,
Pour avoir renié les amours de la ferme,
Vers des rivages incertains.

Il n'a pas de torrea's, pas de glaciers faronches,
Pour rompre les chemins sous l'essieu des barouches,
Ni, pour être célèbre, un lyrique vallon
Où vient, le front nimbé, soupirer un poète,
Qui cherche le silence et la rime inquiète,
En livrant aux zéphyr's sa tête d'Absalon;
Son luth ne chante pas les fastes de l'Histoire,
Mais il se réjouit dans la fougue aratoire
Qui dresse, tous les ans, des moyettes de blé
Sur les chaumes tordus par le trésor des gerbes;
Il fait sa poésie avec l'or des proverbes,

Quand le grenier vieux est rempli.

Il n'a jamais connu l'immensité des fleuves
Qui portent bruyamment les humaines épreuves,
Des paradis perdus aux enfers retrouvés;
Mais son calme ruisseau s'égare dans la plaine,
Et pose les ferments dont sa langueur est pleine,
Sur les champs qu'il arrose et qu'il a rénovés;
Dans son unique rue où tient tout son royaume,
Il sait tous les bonheurs que le printemps embaume,
Avec le coloris des flores sur le vert,
Des plumages sur l'aile, et des feux sur les ondes;
Il sait tous les herceaux où sont les têtes blondes
Qui viennent consoler l'hiver.

Il n'a pas écouté les arnits ferroviaires,
Qui transpercent les monts et sautent les rivières,
L'nissent les confins des vastes continents,
Et, portant le fracas de leurs locomotives
De la ville de proie aux campagnes actives,
Arrachent au labour les vœux incontinent

Car c'est là le malheur des vanités aveugles,
Qui finient vers la Cité quand la ferraille meugle
Sur les lisses d'acier et les cantilivers:
Elles cherchent la joie et les amours faciles
Dans les salons troublés des riches domiciles,
Dont les murs bornent l'univers.

Il ignore le temple où les femmes parées
Étalent un orgueil d'idoles adorées,
Et montrent leurs doigts blancs, fléchis par le fardeau
Lourd des gemmes sertis en bagues de platine,
En faisant remuer leurs lèvres par routine,
Pour tromper saintement l'œil terne du hedeau;
Mais le village prie en son humble chapelle,
Et songe au Paradis, que sa croyance appelle
Et demande à genoux devant l'Enfant-Jésus,
Car les cœurs sont naïfs, et sincères les âmes,
Tant l'effroi du péché que punissent les flammes
Laisse les vains désirs confus.

Il est demeure franc comme ses vieux érables,
Et, comme eux, ses vertus profondément durables
Refusent de plier sous l'effort des autans.
Le premier bûcheron qui dans la poudrerie
Brava l'étouffement des neiges en furie,
Pour offrir un domaine aux graves habitants;
Celui qui, le premier, au rythme de la hache,
Ouvrit dans la forêt au frémissant panache
Une trouée à la lumière et l'horizon.
Celui-là reste grand de sa grandeur obscure,
Car il souffla la vie à la chose qui dure,

Dans les poutres de sa maison.

Ce rouge toit de pruche est comme une semence
Jetée en un moment d'héroïque démenée,
Dans une solitude où les persistants noirs
Dressent leurs croix de deuil sur la blancheur des
[neiges,

Où la maigreur des loups fait d'avidés cortèges
Aux fauves andouillers surpris à l'abreuvoir;
Mais la neige se fond sous la lumière ardente,
Et le sombre décor, fait pour l'Enfer du Dante,
S'illumine des feux du soleil printanier;
La plante croît, la fleur embaume, et la verdure,
Brisant le froid suaire avec la terre dure,

Livre l'humus au pionnier.

La clairière grandit et pousse sa trouée
Dans la forêt que l'acier franc a secouée;
D'autres soles, au flanc large et laborieux,
Évidant au soleil la poix du confère,
Font naître du hameau la sereine atmosphère;
Et la prière prend son vol mystérieux,
Monte des toits bleus par les bûches nouvelles,
Qui prédisent dans l'âtre un essaim de javelles
Comblant la tasserie et poudrant le moulin,
Pendant que les colons ployés devant la flamme,
Dévotieusement offrent à Dieu leur âme,
 Effluve du soir opalin.

La Muse des bois-francs éloquemment exhume,
Autour des ais de cèdre et des billes en grume,
Le trésor enfoui par le colon rêveur
Dans le secret des nuits et de l'effort tenace;
Elle a vaincu des ans la cruelle menace,
Et terrassé l'oubli dans la foi du Sauveur,
Et la maison carrée, asile des ancêtres
Dardant sur l'avenir l'œil clair de ses fenêtres,
Se rouvre pleinement aux fils déracinés
Qui pleurent aujourd'hui leur mère nourricière,
Et cherchent à laver la glu populacière
 Qui les retient emprisonnés.

Elle dit que le peuple oublieux se décime
En mesurant son cœur à l'axe d'un décime,
En jugeant à poids d'or le prix de sa fierté,
Qui sombre d'égoïsme et de lâchetés morues;
En quittant les hameaux étagés sur les morues,
Et délaissant les champs de sa natalité,
Pour aller mendier aux traîtrises urbaines,
La dégénérescence et les torves anabaines,
Que lui jette un faubourg en salaire brutal,
Avec les toits sans fen dans les ruelles closes,
Avec la faim, le vice et ses tuberculoses,
Qui gémissent dans l'hôpital.

Et pourtant, le village aux émotions saintes
Donne aux cœurs plus de joie, aux âmes moins de
[feintes,

Pour payer les sueurs qui fécondent le sol,
L'apostolat du blé n'a pas d'indifférence
Pour la peine vonée à la honne souffrance,
La tâche dédaignée est comme un vitriol,
Et brûle jusqu'au fond la fibre du courage,
Quand la honte du soc maudit le labourage,
Et reproche à la main une callosité
Noire comme un sillon, et comme lui profonde,
Qui porte la naissance et l'avenir du Monde
En sa sereine anstérité.

Village simple, et bon, où se lèvent les têtes
Vers Celui qui créa les blés et les poètes,
Le Dieu de tous les temps et de toutes les fois,
Qui parle avec amour aux humbles, qui l'écourent,
En un langage clair que les ténèbres redoutent,
Car il inspire au cœur plus d'actes que de lois,
C'est ce Dieu qui conserve une âme à la Patrie,
Aux heures où les deuils l'ont rudement meurtrie,
Et c'est Lui qui demande aux glèbes de combler
Les vides que la guerre a creusés dans la race,
Afin que l'avenir reconnaisse la trace
Des forts que rien n'a pu troubler.

Le village a donné sa part à la mitraille,
Et demande sans peur à la mente qui raille
D'où venaient les héros qui reprirent Vimy,
Dans l'érèbe insensé des tortures chimiques
Qu'un monstrueux engin des clameurs dynamiques
Versait, comme un torrent sans cesse revomi
Par tous les noirs volcans qui martèlent la Terre,
Sur les enfants des bois hissant dans les cratères,
Combien ont étonné le râle de l'échec,
Et remis l'arme au bras pour avancer quand même
En défilant debout leur épouvante blême,
Pour la gloire du vieux Québec!

Le paysan s'acharne au viol de la Victoire,
Et son œuvre soutient la foule expiatoire
Qui pour la Liberté donne son jeune sang;
Et ceux qui sont tombés sous l'horrible avalanche
Des obus et des gaz que la rage déclenche,
Par terre et par les airs, meurent en bénissant
Le souvenir consolateur d'un vieux village,
Pour que les fils du sol, brisant le vasselage,
Redressent sur la vie un front moins soucieux,
Pour que leurs yeux n'aient plus, sur les fermes
[inertes,

Le spectacle émouvant des campagnes désertes,
Et des ruines devant eux.

Les révolutions naissent dans les campagnes,
L'idée altière fuit quand même hors des bagnes
Que les vieux préjugés imposent au labeur,
L'ère *Cæsar* n'est plus, qui bouscule les foules
Dans la mêlée ardente où l'humanité croule,
Les ferments qui germaient dans la chaude vapeur
S'échappent du sol noir dont ils brisent l'écorce,
Et pousent librement leur richesse et leur force
Dans l'azur et la brise où vont les vols d'oiseaux;
L'atome qui dormait dans la féconde vase
Grandit dans les rameaux des chênes en extase,
Et vit dans les frêles roseaux.

Il est temps que la Bêche élague la Couronne,
Et frappe sans merci la horde fanfaronne
Des courtisans Improductifs et vicieux;
L'ouvrier des blés mûrs et l'artisan des villes
Gardent libre leur cœur, si leurs mains sont serviles,
Et ne comprennent pas qu'un roi capricieux
Puisse aux hommes nier le droit sacré de vivre,
Quand la fausse grandeur de son orgueil l'enivre;
Ils songent que la vie appartient à Dieu seul,
Et savent que le glaive aux mains des chefs d'empire
Vient des rages d'enfer et de la Haine pire,
Qui remet Jésus au linceul.

Il est temps que la Mort halte sa chevauchée,
Pour glaner les froments de la plaine fanchée,
Le travailleur a droit de s'attacher au sol,
Où sont nés ses aïeux, où grandit sa famille,
Et quiconque osera toucher une ramille,
Aux arbres de son champ, ou promener le vol
Des décrets inhumains dans la paix des chaumières,
Aura le sort affreux d'être maudit des mères,
Dont les vœux vont tout droit au cœur sap l'ant du
Christ,

Mort pour elles, et mort pour ceux que la souffrance
A jetés à genoux dans un cri d'espérance
Vers le Fils de l'Homme proscrit.

Quand la ville mourrait, quand toutes ses usines
Éfrèteraient leurs murs aux sueurs assassines
Sur d'informes débris par la flamme lavés;
Quand ses riches manoirs s'écrouleraient en ruine
Sans rien laisser au poisement de la brume
Qu'un peu de leur poussière embaumant les pavés;
Quand le palais-théâtre et ses lambris à fresque
Tomberaient dans l'égoût qui le déborde presque;
Quand le temple, trouant l'azur silencieux
De ses accents d'airain qui parlent dans les cloches,
Verrait dans son vaisseau la mousse sur les roches,
Le blé pousserait vers les cieux.

Mais le village reste et règne sur le Monde,
Son sceptre est le froment que le soleil inonde,
Sa couronne est de fleurs, et son glaive est un sor,
Il donne avec la paix l'amour créé pour l'homme,
Les grandes libertés dont la joie est la somme,
Il impose à la source une assise de roc,
Et veut qu'elle lui verse, en écoulant ses perles
Dans le bois abritant les pinsons et les merles,
Sa fraîcheur pour les nids, ses ondes pour le pré;
Il est plus près du Ciel, ayant la foi naïve,
Et ses vœux vont plus haut, lorsque la nuit pensive
Éteint l'horizon empourpré.

Tout l'avenir tient dans la glèbe avec la vie,
La puissance du Ciel par le crime ravie
Condanne l'homme impur à courber son front lourd
Sur le sol indocile et fait pour l'esclavage;
"Terre, tu gagneras ton pain et ton breuvage;
Le calme de tes nuits viendra du faix des jours!"
O sereine pensée! O paix égalitaire!
O sublime repos! Tous les bruits vont se taire,
Après que la prière aura fermé les yeux
Dans le village simple où la sainte fatigue
Cache un regard ému, comme l'Enfant Prodigue,
La Ville qui pleure vers Dieu.



TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	1
STROPHES LIMINAIRES	
Ballade à notre langue	5
I — LA LYRE VILLAGEOISE	
Le ruisseau.....	21
Le lac	25
La vieille église.....	29
La ceinture fléchée.....	33
Mone prlutanière	37
II — VANNAGES	
Sparks Street.....	43
Moineau franc.....	47
Chauvinisme	49
1611	53
Per Francos.....	55
Au maréchal Joffre.....	57
III — LA MOISSON DES GUÉRETS	
La moisson des guérets.....	63

Achevé d'imprimer
le vingt-cinq mars mil neuf cent dix-huit.
Imprimerie Beauregard,
222, Avenue Guigues, 222
Ottawa.

